

Madame Andrée Gros-Duruisseau Résistante, déportée à 18 ans, un engagement de toujours

Madame André Gros, née Duruisseau, avait 14 ans lorsque la guerre de 39-45 a débuté. Petite dernière d'une famille d'agriculteurs de Charente dont la ferme était située près de la ligne de démarcation, elle s'est naturellement engagée dans la Résistance française à partir de 1943. Arrêtée par la Gestapo, le 15 mars 1944, à l'âge de 18 ans, c'est à la prison d'Angoulême qu'elle comprend ce que veut dire « résister ». Elle est déportée le 20 mai 1944 dans des conditions horribles vers Ravensbrück puis dans un commando de Buchenwald et ne reviendra en France que le 1^{er} juin 1945.

À 92 ans, sans relâche, elle continue à s'engager, dans le devoir de mémoire, par de multiples actions et, en particulier, vers les jeunes collégiens et lycéens. Grand officier de la Légion d'honneur et grand-croix de l'Ordre national du Mérite, elle dédie ces mérites à ses compagnons disparus et à toutes ses amies qui ne sont pas revenues des camps de concentrations nazis.

Madame Gros, quel a été votre vécu à la déclaration de la guerre ?

J'avais 14 ans en 1939 ; pour moi c'était l'âge de l'insouciance. Je suis la petite dernière d'une famille de trois enfants, choyée et protégée. Mes parents agriculteurs avaient une ferme isolée appelée *Les forêts*, ce qui sera plus tard une situation déterminante vis-à-vis de la Résistance.

Et puis, soudain, le garde champêtre est venu afficher l'ordre de mobilisation générale. J'étais trop jeune pour avoir un jugement, mais j'avais peur en pensant à mon frère qui, ayant 29 ans, pouvait partir à la guerre. Ce fut ensuite, en 1940, l'arrivée des réfugiés alsaciens et lorrains, épuisés, désemparés et totalement démunis qui passaient par la ferme. J'ai commencé à prendre conscience de la réalité et de l'horreur de la guerre lors de la rencontre avec un jeune garçon de mon âge dont la maman avait été tuée lors de l'exode.

Lorsque les Allemands sont arrivés dans notre région si tranquille, je n'oublierai jamais cette anecdote : j'étais avec mon père devant la maison lorsque nous avons aperçu un side-car allemand. Nous sommes rentrés précipitamment et, j'ai vu, pour la première fois, mon père pleurer.

Le plus surprenant pour moi, puis surtout le plus humiliant qui restera toujours dans mes premiers sou-

Une jeunesse patriote



René Chabasse

Dans la France occupée de 1940, cette jeune patriote française de 15 ans entre naturellement dans la Résistance, car elle estime que c'est son devoir. Aujourd'hui, les Français doivent combattre le totalitarisme avant que la patrie soit occupée et son peuple sous le joug de l'ennemi.

ASAF

venirs, sera aussi la disparition totale de notre drapeau tricolore remplacé par d'immenses croix gammées.

Quand vous êtes-vous engagée dans la clandestinité ?

La ligne de démarcation était installée à trois kilomètres de notre ferme ; nous étions en zone occupée mais aussi en zone frontalière. Nous pouvions obtenir des laissez-passer si l'on pouvait justifier d'être propriétaires de terrains en zone libre. Ainsi je pouvais passer du courrier et des messages cachés dans le guidon de ma bicyclette au profit des forces françaises en zone non occupée ; nous n'étions pas des clandestins et profitions de cette situation. La ferme est très rapidement devenue un « hôtel-restaurant gratuit » qui précédait le passage clandestin de la ligne de démarcation de prisonniers évadés, de familles qui fuyaient l'occupation nazie. Cela jusqu'au 11 novembre 1942, date à laquelle les Allemands ont occupé toute la France.

À la campagne, nous étions favorisés, mais au fil des mois, avec les restrictions et les réquisitions, le quotidien devenait de plus en plus difficile.

Mais alors, quand êtes-vous rentrée dans la Résistance ?

Mon frère avait été requis pour partir comme spécialiste en Allemagne. Pour lui, c'était impensable de travailler pour l'industrie allemande, aussi a-t-il incité quelques camarades à la désobéissance. Il a organisé un laboratoire de photos d'identité pour les faux papiers. Il est devenu un réfractaire recherché, donc clandestin.

Une famille va jouer un rôle de plus en plus grand, la famille Chabasse, amie de mes parents. Madame Chabasse était mon institutrice et son fils René agissait « clandestinement » avec des responsabilités qui dépassaient le cadre local ; il était très intéressé par notre ferme. C'est ainsi que nous sommes rentrés dans un réseau de résistance organisée. En fait, au départ, le mot résistance n'existait pas, tout s'est développé, naturellement et progressivement.

Deux personnages, envoyés du général de Gaulle par *Lysander*, ont particulièrement marqué notre région : le colonel Bonnier, dit *Hypoténuse*, délégué militaire régional, et Jacques Nancy, dit *Sape*. J'ai su, à mon retour de déportation, que nous appartenions au bureau central de renseignement et d'action (BCRA) de la région B.

C'est à partir de 1943 que commencèrent les recherches de terrains de poser et de largage, la réalisation de caches d'armes. Notre ferme, *Les forêts*, deviendra alors un lieu de ralliement avec la réception des parachutages et la livraison de leur contenu.

Mes missions consistaient à procurer des cartes d'identité vierges, des certificats de travail, des tickets d'alimentation, à assurer les liaisons et les contacts avec les « boîtes aux lettres » de la région et surtout à Angoulême, à des adresses différentes. J'étais très fière de mener une mission



Madame Gros-Durruisseau : courage et humilité

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

qui semblait importante et de la confiance qui m'était témoignée. À cette époque, le réseau de Charente était dirigé par René Chabasse, dit *Jean-Louis*, responsable des opérations aériennes. *Hypoténuse* a été arrêté à Bordeaux. Il s'est suicidé. *Sape*, responsable de l'organisation de groupes de saboteurs de la région B (6 départements) se réfugia en Charente puis à la ferme *Les forêts*. Plus le temps passait et plus la situation devenait dangereuse. C'est ainsi qu'arriva la journée dramatique du 21 février 1944.

Que s'est-il passé pendant cette journée ?

Le matin, j'ai servi, sans le savoir, le dernier repas de René qui avait décidé de se rendre à Angoulême sans tenir compte de nos conseils de prudence. Il voulait avertir Guy Berger, dit *Pasteur*, et sa famille de la trahison d'une personne du groupe, disperser les membres du bureau des opérations aériennes (BOA) et mettre en sommeil provisoire les activités du réseau.

Dans la soirée, René n'est pas au rendez-vous prévu à la ferme de mes parents et le danger que nous redoutions depuis plusieurs jours se précise. *Pasteur* arrive et nous annonce que René a été arrêté et probablement abattu.

Nous apprendrons plus tard qu'il avait été reconnu et arrêté par les Allemands, puis conduit au poste d'une caserne toute proche. D'un tempérament athlétique, il parviendra à s'échapper, puis sera repris dans une impasse. C'est en s'échappant à nouveau, qu'une balle le toucha. Au moment où il sera arrêté, il saisira l'Allemand à la gorge et une dernière balle l'achèvera.

Toute la nuit, la ferme est surveillée par notre groupe armé. Je suis allée prévenir la famille Chabasse, ramener une personnalité de la Résistance et tout ce qui risquait d'être trouvé par les Allemands si René avait été identifié (un poste, une sacoche, etc.). Le lendemain, je suis allée à Angoulême chercher des renseignements et avertir d'autres personnes.

Après ce drame, les activités du BOA sont mises en sommeil. Jacques Nancy, crée la section spéciale de sabotage du Sud-Ouest (SSS) qui continue le combat. Elle se cache dans une maison abandonnée vers Vouzan. C'est à cette époque que, avec mon père, nous servons de liaison avec d'autres équipes de la SSS qui étaient seulement composées des premiers membres de cette unité qui deviendra importante.

Quelles ont été les conditions de votre arrestation ?

Le 15 mars 1944, soit moins d'un mois après la mort de René, je suis réveillée par des coups de bottes dans la porte de notre maison. Deux traîtres français font une entrée brutale avec des membres de la *Gestapo*. Je dévale l'escalier à peine habillée et je me campe devant eux en criant : « *Vous n'avez pas le droit d'entrer, vous n'avez pas de billet de perquisition !* » Ils n'en ont pas besoin ! Ils fouillent la maison, les bâtiments sans avoir l'idée d'aller visiter un grenier dans lequel il y avait encore des parachutes... L'un d'eux reconnaît différents matériels et papiers.

La tension monte, ils deviennent de plus en plus nerveux, c'est avec un revolver dans le dos qu'ils nous tiennent avec maman en respect. Dans l'interrogatoire, je raconte des mensonges qui ont l'air de les convaincre. La *Gestapo* était au courant de beaucoup de faits, en particulier des mes allers-retours à Angoulême. Peut-être avais-je été suivie ? Et puis tout se précipite car mon père a réussi à s'évader. On me donne l'ordre de m'habiller ; j'ai juste le temps de chuchoter en embrassant

maman pour lui dire : « *Je reviendrai vite, surtout que personne vienne me remplacer* ». Des voitures surgissent, les Allemands se regroupent, je suis bousculée vers une *Traktion* noire de la *Gestapo* et poussée violemment sur le siège arrière. Ensuite, je me suis retrouvée à la prison d'Angoulême. Après que la porte se soit refermée derrière moi, je n'avais pas peur car j'étais sûre que j'allais m'en sortir, que mes mensonges me tireraient de ce mauvais pas...

J'allais apprendre ce que veut dire réellement résister.

Quelles ont été vos conditions d'emprisonnement et quand êtes-vous partie vers les camps de concentration nazis ?

Ce premier soir du 15 mars, je partageais la cellule avec Madame Nadaud, la mère de Marcelle, également arrêtée par Brissaud qui l'avait persuadée qu'elle devait partir en sécurité dans la ferme *Les forêts* chez la famille Duruisseau...

Le lendemain, ils sont venus me chercher pour l'interrogatoire et c'est alors que ma vie a basculé dans un monde de violence que je n'avais jamais soupçonné ! J'étais dans une petite pièce et interrogée par deux Français, dont Brissaud, en présence de la *Gestapo*. Les questions fusaient, les coups pleuvaient. Ils me frappaient à tour de rôle, je ne savais plus où j'en étais entre les gifles, les coups de poings et ensuite le cachot noir, cet endroit froid et humide qui suintait l'angoisse et la souffrance, cet endroit infect et éprouvant qui m'épouvantait. Les interrogatoires se sont succédé de manière aléatoire.

Parfois, plusieurs jours passaient et je me croyais sauvée. Au fil des jours, les interrogatoires se sont multipliés, durcis et de plus en plus pénibles avec des séjours au cachot noir prolongés. J'étais soutenue par une idée fixe qui ne me quittait pas et me donnait une énergie incroyable : je ne parlerai pas. Dans mes mensonges, j'essayais d'être convaincante en comptant sur mon air candide de fillette, mais j'avais peur de ne plus me souvenir de mes mensonges. Alors, j'ai décidé d'arrêter de parler et, malgré les coups qui pleuvaient, je restais crispée sur cette unique pensée : je ne dirai RIEN.

Le 20 mai, un gardien est venu me chercher dans ma cellule ; on m'a remis ce qui m'avait été supprimé à mon arrivée puis accompagnée en direction de la sortie. Un bref espoir de libération me traversa l'esprit, mais c'était la route vers un autre cauchemar. Je fais partie des quatre femmes et une trentaine d'hommes, enchaînés deux par deux, qui prennent la direction de la gare d'Angoulême. Étant au secret, je n'avais aucune nouvelle de ma famille.

Je n'ai pas été jugée, mais j'ai été condamnée à vivre l'horreur.



MÉMOIRE POUR **AUJOUR'HUI**

Madame Andrée Gros-Duruiseau, résistante, déportée à 18 ans, un engagement de toujours (2^e partie)

Le texte ci-dessous constitue la deuxième partie du témoignage de madame Andrée Gros-Duruiseau, recueilli par l'ASAF.

La première partie qui traitait de son action dans la Résistance est parue dans le précédent numéro de la revue *ENGAGEMENT* (n° 119 de juin 2018).

Elle évoque ici sa déportation dans les camps de Ravensbrück et de Buchenwald, puis son retour à la vie, sa famille, et enfin son engagement auprès des jeunes depuis 40 ans.

Comment s'est passé le voyage vers les camps ?

Dans ce voyage en train de la gare d'Angoulême à celle d'Austerlitz à Paris, puis au Fort de Romainville, lieu de séjour avant le grand départ, je suis avec madame Noblet et Marcelle Naudaud qui seront d'un grand secours dans les épreuves futures ; elles seront mes deux « mamans ». Le 6 juin 1944, des cars nous conduisent à la gare de l'Est. Nous sommes entassés dans des trains qui partent vers l'Allemagne. Chaque kilomètre m'éloigne de mes parents qui doivent être terriblement inquiets. Mais pour moi, l'essentiel restait de n'avoir pas parlé et d'avoir ainsi évité d'autres arrestations.

Le prix de la liberté



Après le temps de la Résistance, vient celui de la survie dans l'enfer des camps où la mort peut vous saisir à tout instant. Puis vient le temps de la Libération et, parfois, après de nombreuses années, celui du témoignage. Le devoir et la joie de confier aux jeunes générations, son amour irrépressible pour la France et de leur faire prendre conscience du prix de la liberté.

ASAF

Nous arrivons ensuite à la gare de Sarrebrück, puis des voitures grillagées nous transportent au camp de Neue Bremm, mon premier « vrai » camp, celui qui est à jamais gravé dans ma mémoire : un camp de représailles où l'horreur, l'enfer nous attendaient !

C'est dans ce camp que j'ai été témoin de cette déshumanisation avec le spectacle terrible d'hommes squelettiques, certains avec des chaînes aux pieds, poussant des hurlements hystériques sous les coups de leurs tortionnaires, obligés de se coucher, de ramper, de se relever, de sauter dans la boue, d'être accroupis les mains derrière les genoux selon la danse du « crapaud » et de recommencer jusqu'à épuisement. J'ai été profondément choquée et nous ressentions toutes la même frayeur.

Après trois semaines dans cet univers dantesque, nous avons quitté le sinistre camp de Neue



Bremm vers Ravensbrück avec soulagement car nous pensions que l'avenir ne pouvait pas être pire....et pourtant.

C'est de nouveau la gare de Sarrebrück, Nous chantons la Marseillaise, ce qui nous vaut une fermeture plus hermétique d'une petite fenêtre. Nous sommes entassées dans des wagons à bestiaux la plupart du temps debout, pour préserver les malades allongées. Autour de moi, des femmes malades fiévreusement lèchent la ferraille d'où suinte la condensation

du wagon clos. Après trois jours de ce voyage infernal, nous arrivons, la nuit, à la gare de Fürstenberg. Enfin, nous pensons pouvoir respirer l'air frais, mais ce sont les hurlements des SS, les aboiements des chiens, qui nous accueillent ; nous sommes désespérées. Nous devons sauter sur le quai, des femmes tombent sur le sol, nous sommes frappées, escortées par les SS et des chiens. Nous apercevons des marais, des femmes s'évanouissent, il pleut, nous avons froid et c'est sous les projecteurs que nous arrivons au camp de Ravensbrück. Nous restons alors des heures, serrées les unes contre les autres, apeurées et misérables. Quelle est donc cette odeur étrange et écœurante qui plane ? Et ces cheminées qui fument bizarrement dans la nuit ?

Quels sont les moments et les images que vous conservez des camps ?

Après avoir été démunies de tout, examinées comme des bêtes, tondues, habillées de vêtements souillés, d'une paire de sabots, c'est avec le matricule 43 069 que je rejoins le *block* 23. Sommes-nous donc devenues des animaux ? Je suis encore loin d'imaginer la sinistre réalité. En quarantaine, c'est dans ce lieu de puanteur, des châlits en planches disposés sur trois étages de deux rangées, des paillasses pratiquement inexistantes souillées et pleines de vermine que nous vivons à cinq pour deux planches. Au début, dans cet enfer, ce sont beaucoup d'inquiétude et d'interrogations : où sont emmenées celles qui disparaissent ? Que deviennent celles qui sont malades ?

Lors des appels interminables, de jour ou de nuit, dans le froid, dénudées, nous restons au garde-à-vous de longues heures sous les coups et les hurlements des gardiens.

Un jour, avec Marcelle, nous décidâmes d'être volontaires pour la corvée de soupe et pouvoir ainsi échapper quelques instants à l'entassement insupportable du *block*, à la puanteur, aux coups et aux cris. Mais ce fut sous les coups des lanières de cuir des gardiennes que nous dûmes transporter une énorme marmite, en faisant des efforts surhumains. Nous ne serons

plus jamais volontaires. Des coups, des cris ; des coups, des cris : tel était notre quotidien. Je n'avais jamais été battue avant le 15 mars 1944 !

Après un mois à Ravensbrück, habillées en tenues rayées, le bruit circule que les seules valides et plus jeunes partiraient pour un *kommando* à Dachau ou à Buchenwald. Compte-tenu de la différence d'âge entre moi et mes « mamans » et de l'état de santé de Marcelle qui se dégradait de jour en jour, nous allions être séparées, c'est le pire qui pouvait nous arriver ! Ce fut un déchirement indescriptible. En ce qui concerne cette ultime séparation avec madame Noblet et Marcelle, il existera toujours un grand trou noir dans ma mémoire et une très grande douleur toujours présente.

Dans ce deuxième camp de Leizig-Hasag, *kommando* de Buchenwald, ce sont toujours les mêmes scènes de violences, les mêmes appels. Au *block* 12, les châlits à 4 étages, mon matricule 3 330 cousu sur ma robe avec la lettre F (Française) signe distinctif dont je m'efforcerais de rester toujours digne.

Dans ce *kommando*, nous devons travailler en usine pour l'Allemagne. Peut-on concevoir cela ! Je suis désignée initialement pour déblayer les usines qui avaient été démolies par les bombardements. Nous sommes en août 1944 ; c'est sous une pluie incessante au milieu d'énormes trous remplis d'eau que j'effectue ce travail si pénible avec une pioche. Et les jours passent, tous semblables, avec leur cortège de coups, de cris, de brimades... les souffrances vont ensuite augmenter avec l'arrivée du froid, pieds nus dans de vieux sabots.

Par la suite, j'ai été désignée pour travailler à l'usine. C'est en colonnes, après un appel vers 4 h 00 du matin que nous partions sous les coups, les hurlements, le clic-clac des sabots sur le sol gelé, les crocs des chiens. Les heures s'écoulaient, interminables, avec leur cortège de souffrances. C'étaient des journées de 12 h 00 de travail, de jour ou de nuit. La dysenterie décimait nos rangs. L'image des miens m'accompagnait à chaque instant avec l'angoisse de les voir me rejoindre dans ce camp et ignorant si mon père avait été arrêté ou fusillé.

Mon état de santé se dégradait, les copeaux de ferraille brûlants tombant de la machine, s'incrustaient dans les chairs et provoquaient de vraies tortures. Les plaies s'infectaient et se creusaient. Les poux infestaient mes vêtements de bagnarde ; une punaise était entrée dans une oreille et me provoquait des maux de tête horribles ; je ne tenais plus debout. Avec les coups répétés des gardiennes, j'avais l'impression que mon corps n'était plus que souffrances. Mes pieds comme mes jambes n'étaient plus que plaies. Adrienne, de Nancy, me portait sur son dos pour rejoindre le *block*. Mais il faut continuer à avancer



Camp de Neue Bremm

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

coûte que coûte, sinon nous savons toutes ce qui nous attend. Où allons-nous puiser une telle résistance ? Comment dans ce monde de violence et de cruauté la plus abjecte, trouvons-nous encore l'énergie de vivre ?

Très malade, je suis affectée dans une autre usine avec des juives hongroises qui ne parlent pas notre langue (après quelques jours, je reste la seule Française) pour un travail assis, mais j'ai beaucoup de mal à suivre la cadence et suis battue.

Mais une lueur d'espoir apparaît avec des coups de canons au loin, nous pensons que l'armée américaine arrivera vite pour nous délivrer ! Nous sommes persuadées que les plus handicapées vont être libérées ; mon matricule est cité, je suis folle de joie ! Mais c'est une erreur et le désespoir s'installe. Sans connaître le parcours de celles qui sont parties, j'apprendrai plus tard qu'elles ne sont jamais revenues.

Les appels de nuit sont de plus en plus difficiles à supporter car, au froid, à la faim, s'ajoute une nouvelle angoisse avec le bruit des canons, les alarmes de plus en plus nombreuses et puis les bombardements, puis l'ouverture des portes et la marche de la mort.

Alors comment avez-vous fait pour survivre à ces horreurs ?

Nous voulions avant tout RESISTER et VIVRE. Résister, cela a été aussi de saboter le travail qui nous a été demandé, tricher le plus possible. À notre façon, avec nos moyens dérisoires, malgré tout ce que nous subissions et malgré des risques énormes, nous avons la conviction que nous participions à l'affaiblissement de ce système qui cherchait à nous briser !

Tout d'abord, ce fut un extrême élan de solidarité entre nous, l'attention et l'amour de mes « mamans » et des petits gestes de réconfort autant que nous pouvions, par exemple, lors des appels, immobiles, transies dans nos robes légères et crasseuses, le souffle chaud dans notre dos par des camarades placées derrière nous.

Le souvenir de notre vie « d'avant », des projets pour « après ». Des prières communes (de religions différentes dont certaines sont non croyantes). L'imagination de recettes de cuisine avec - en rêve- des plats succulents et très calorifiques qui nous font saliver. La rédaction de poèmes.

Mais à cette époque, plus l'étau semble se resserrer autour des Allemands et plus la vie semble intenable pour nous.

Comment avez-vous été libérée ?

C'est encore une longue histoire. Le 13 avril 1945, le retour au camp eu lieu dans l'après-midi ; il y a des ordres et des contre-ordres, le canon tonne au loin et la panique semble s'installer chez les Allemands.

Finalement, vers deux heures du matin, le 14 avril, une colonne de 4 000 femmes dont 250 Françaises, part en direction de l'Est. Le souvenir de cette longue route de cauchemar ne me quittera plus jamais. Il faut avancer, encore avancer, dans la douleur et un décor cauchemardesque : tout brûle autour de nous, au milieu des cadavres. Nous nous arrêtons dans un champ où nous nous jetons pour manger des pissenlits et de l'herbe !

Ensuite des avions nous survolent, les gardiens disparaissent puis reviennent plus féroces avec la peur qu'ils viennent d'éprouver. Mais nous avons vu des avions alliés et l'espoir renaît. Soudain, comme par enchantement, nos gardiens se volatilisent, les chiens avaient déjà disparu. Sommes-nous libres ? Nous sommes complètement perdues, nous avons franchi plusieurs fois l'Elbe en direction de la Tchécoslovaquie. C'est dans ce chaos, au milieu des affrontements et des balles que, avec des amies, nous



Malgré l'horreur, la volonté de survivre

sommes reprises par les Allemands ; nous nous évadons. Nous sommes recueillies par des prisonniers de guerre français qui nous soignent et font brûler nos robes rayées. Des cosaques à cheval font une brève et terrifiante apparition. Les soldats allemands combattent encore. Enfin, c'est l'armée russe qui arrive. Ils nous traitent comme les Allemands et nous réquisitionnent pour travailler. Nous nous évadons de nouveau pour rejoindre la région de Riesa puis de Grimma, sur la Mulde, certainement ville de jonction des armées américaines et russes. Nous franchissons un pont provisoire pour enfin rejoindre le côté Ouest.

Quelles ont été les conditions de votre retour ?

Bien que libre, le retour fut difficile à vivre avec beaucoup d'amertume et une grande peur. Très faible, je voulais rentrer en France debout, mais il m'était impossible de faire un pas ; j'étais paralysée par l'émotion.

Au fur et à mesure que le train avance vers Angoulême je suis prise de panique : je ne veux plus rentrer ! J'avais tant rêvé ce retour et maintenant voilà que je pleure. Est-ce que ma famille est toujours là ? Est-ce que la maison est en état de ruines ? Ma mère a-t-elle supporté ses peines ? Mon père a-t-il disparu après mon arrestation ? Mon frère a-t-il été fusillé ? Le réseau a-t-il survécu ?

Lors de l'arrêt à Tours, des femmes nous attendent avec des bidons de lait. Nous prenant pour des travailleuses libres en Allemagne, quelle douleur de les entendre nous insulter. C'est la deuxième fois après l'arrestation par les Russes que j'ai regretté de ne pas porter ma tenue rayée de déportée. Je n'en peux plus et j'éclate en sanglots.

Arrivée à la gare d'Angoulême, c'est en larmes que je suis accueillie par ma mère et ma sœur.

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

Comment s'est passée votre réinsertion et comment avez-vous réussi à garder en mémoire autant de détails de ce terrible vécu ?

Traumatisée et terriblement perturbée, il m'était très difficile de répondre aux questions qui m'étaient posées. La France était libérée depuis plusieurs mois. La réalité vécue dépassait la fiction. Je ne trouvais pas les mots. Encouragée par mon père, j'ai écrit sur un cahier d'écolier les images très récentes et terribles imprimées en relief dans ma mémoire.

Hospitalisée une première fois parce que je vomissais du sang et ensuite, brusquement, ce fut la dépression.

Deux jours après mon retour d'une deuxième hospitalisation, des amis résistants ont insisté et m'ont conduite dans la colonie de vacances du *Père Tranquille* créée par l'abbé Quichaud déporté à Dachau. Et là, j'ai rencontré un moniteur qui est devenu mon mari.

Vous vous êtes engagée lors de cette période tragique de notre Histoire, et après ?

Mon mari étant devenu officier, je l'ai suivi pendant 30 ans de carrière. Nous avons eu quatre enfants, onze petits-enfants et six arrière-petits-enfants.

Après sa retraite, nous nous sommes retirés près d'Angoulême et, depuis 40 ans, je me suis engagée dans le devoir de mémoire pour que perdurent ces valeurs qui font notre Nation et pour lesquelles beaucoup ont souffert et donné leur vie.

Ce furent en particulier des investissements associatifs avec :

- la participation à la mise en place d'un musée sur la Résistance et la Déportation à Angoulême ;
- l'organisation du Concours national sur la Résistance et la Déportation ;
- l'appartenance à de nombreuses structures de concertation mais surtout aux témoignages que je continue à faire dans les lycées et collèges de la région. Ce sont des dizaines de milliers de jeunes que j'ai touchés, certains ont aujourd'hui des postes à responsabilité et sont des porteurs de mémoire.

Il y a quelques années, à la mort des mes parents, nous avons vidé l'ancien grenier familial à la campagne. C'est ainsi que j'ai retrouvé mon vieux cahier d'écolier jauni par le temps et rongé par les souris. Avec le concours de madame Annie Marais, alors directrice du centre départemental de documentation pédagogique de la Charente, nous avons publié un petit livre intitulé *Le Cahier*. Ce n'est pas un énième livre consacré à l'histoire de la Résistance et de la Déportation, mais le témoignage d'un vécu et un exemple d'espoir pour les jeunes générations.

Qu'est-ce que vous dites en particulier aux jeunes que vous rencontrez ?

C'est avec énormément d'émotion, sans haine ni lamentation, que je relate les faits que je viens de vous exposer, auprès des enseignants et de très nombreux élèves qui m'ont écoutée et incitée à transcrire mes souvenirs.

Je vois à chaque fois des lueurs dans les yeux et c'est avec tolérance que je leur dit : *GARDEZ ESPOIR !*